

Chapitre 21 : La rumeur du printemps

Par LeilaHale

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfiction.fr/).

[Voir les autres chapitres](#).

Sohalia annonça la nouvelle simplement, sans préambule, comme elle annonçait toujours les choses importantes.

« Je pars une semaine dans le monde du Dehors. »

Le silence qui suivit fut de courte durée, mais il était lourd de ce que chacun retenait. Maiya hocha la tête une fois, lentement, les mains croisées sur ses genoux. Elle avait cette expression qu'elle avait quand quelque chose l'atteignait et qu'elle choisissait de ne pas le montrer — ce visage trop calme, trop maîtrisé, qui disait justement par son excès de contrôle qu'elle avait encaissé un coup. Kino posa une main sur son bras sans rien dire. Nostradamus inclina légèrement la tête, Opale gardait les mains jointes, et Ume regardait la table devant elle.

Ce fut Maiya qui parla la première.

« Alors on met le plan en route ? »

Sa voix était parfaitement stable. Ce qui rendait la question courageuse, précisément, c'était ça — la façon dont elle posait une question pratique quand ce qu'elle avait envie de fuir la situation.

« Oui », répondit Sohalia doucement.

Ume releva la tête. Elle avait cette façon d'intervenir dans les discussions, jamais au mauvais moment, jamais à côté, avec cette précision tranquille de quelqu'un qui écoute vraiment avant de parler.

« Je m'occupe des mixtures. Pour les nausées matinales. »

Akihide acquiesça d'un mouvement bref et prit le relais naturellement, les yeux baissés vers le coin de la table, réfléchissant déjà à voix haute. Sohalia l'avait souvent observé faire ça — construire une logique étape par étape, poser les éléments dans l'ordre, ne rien laisser au hasard. Il avait ce talent là, cette façon de transformer les problèmes compliqués en plans simples et solides. Une rumeur d'abord, dit-il — quelque chose de vague, le genre d'information qui se répand d'elle-même parce qu'elle flatte ceux qui la colportent. Une confirmation le lendemain ou le surlendemain, quand la rumeur serait assez installée pour que la confirmation semble en découler naturellement. Et la veille du départ, l'annonce d'une fausse couche. Rien d'étonnant, ajouta-t-il sans affect particulier — ça arrive dans les premières semaines, le Conseil n'aurait aucune raison d'en douter. La semaine de repos de la reine suivrait, ce qui justifierait

son absence sans que personne ne s'en étonne.

C'était un bon plan. Précis, crédible, construit sur des réalités que personne ne pourrait vérifier. Sohalia l'écoutait déployer sa logique et pensait, comme il lui arrivait parfois de penser, qu'Akihide avait vraiment été gâché en tant que prince.

Quand il eut terminé, un silence s'installa — le silence actif d'un groupe qui passe en revue ce qui vient d'être dit pour s'assurer que rien n'a été oublié.

Nostradamus fut celui qui le rompit, avec cette légère ironie qu'il se permettait dans les rares moments où il estimait que les autres auraient dû voir venir ce qu'il allait dire.

« Il y a juste une chose que vous avez oublié de prévoir dans le plan. »

Kino leva la tête vers lui.

« Quoi ? »

Nostradamus prit un instant — pas pour créer de l'effet, ce n'était pas dans ses habitudes — juste le temps de formuler exactement ce qu'il voulait formuler.

« Ils devront jouer le couple d'amoureux ravis par cet événement. »

Le silence qui tomba alors était d'une qualité tout à fait différente.

Les yeux de Sohalia cherchèrent Akihide au même instant où les siens la cherchaient, comme si leurs regards avaient obéi au même réflexe, et pendant une fraction de seconde ils se retrouvèrent à se regarder vraiment — avec entre eux toute la conscience légèrement absurde de la situation, posée comme une évidence muette qu'on ne pouvait pas faire semblant de ne pas avoir vue. Ni lui ni elle n'avaient pensé à ça. L'oubli était presque drôle. Presque.

À cet instant précis, Ume se tenait entre eux, une main posée sur la table, et ce détail n'échappa à personne dans la pièce.

Akihide reporta son regard vers Nostradamus. Son expression ne laissait plus rien paraître.

« Pas de problème », annonça-t-il.

Dans la seconde qui suivit, il pensa avec un soulagement sincère qu'il était extrêmement chanceux que personne du monde du Dehors ne puisse jamais voir cette scène. Pas uniquement pour les raisons évidentes de sécurité — mais parce qu'il y avait quelque chose dans cette pièce en ce moment précis, avec Ume debout comme un mur très digne entre Sohalia et lui d'une absurdité si criante qu'un certain phénix bleu de sa connaissance, s'il avait assisté à ça, aurait probablement regardé la scène exactement une seconde avant de conclure que lacérer quelque chose était une réponse parfaitement appropriée.

Il remercia silencieusement les dieux de la mer que les lignes téléphoniques ne transmettent pas les images.

Sohalia l'intercepta dans le couloir une heure plus tard.

Ils se rendaient tous les deux vers la grande salle du Conseil, côte à côte dans le silence habituel de ces trajets intérieurs au palais — ce silence qu'ils avaient installé depuis des mois et que ni l'un ni l'autre ne ressentaient le besoin de remplir. Elle attendit qu'ils dépassent la jonction du couloir principal, là où personne ne traînait à cette heure, avant de l'attraper légèrement par le poignet et de l'entraîner dans l'enfoncement d'une porte latérale.

Il se retourna, les sourcils légèrement levés.

« Pas de problème, hein ? »

Akihide sourit. Ce sourire là, elle le connaissait depuis les premières semaines — charmeur, posé avec une précision parfaite, pas faux mais calculé, qui savait exactement quel effet il produisait. Elle l'avait vu désamorcer des membres du Conseil revêches, charmer des délégations de Lignées difficiles, attendrir des servantes qui repartaient persuadées d'avoir affaire à quelqu'un d'absolument adorable.

« Tu sembles oublier que quand j'étais prince, j'étais très apprécié de la gente féminine. Jouer le mari attentionné ne me posera aucune difficulté. »

Sohalia leva les yeux au ciel.

« Pitié. Tu n'arrives même pas à charmer Ume. »

Quelque chose se ferma dans son expression à ce moment-là. Subtil, presque imperceptible, comme une porte qu'on tire doucement pour qu'elle ne fasse pas de bruit. Mais Sohalia était à ses côtés depuis assez longtemps pour reconnaître ce mouvement là.

« Alors convaincre tout un peuple et l'ensemble du Conseil... »

Akihide tourna les yeux vers le tableau accroché face à lui et sembla le trouver d'un intérêt remarquable, avec l'air d'un homme qui n'a absolument rien à cacher et qui admire simplement l'œuvre avec la concentration qu'elle mérite.

Elle ne le laissa pas s'y installer.

« Par Davy Jones, Akihide. » Sa voix n'était pas dure — directe, simplement, avec cette douceur ferme qu'elle réservait aux choses qu'elle tenait à dire correctement. « Je ne suis pas aveugle. J'ai vu comment tu la regardes. Tu fais toujours attention à où elle se trouve, à ce qu'elle fait. Tu cherches à attirer son attention dès que l'occasion se présente. »

Il ne répondit pas tout de suite. Elle voyait, à la légère tension dans sa mâchoire, qu'il cherchait une sortie — quelque chose de neutre, une formulation qui lui permettrait de ne pas confirmer sans vraiment nier non plus. Il était habile, en général. Il l'était moins dans ces moments-là, ceux où elle le regardait avec cet œil précis qu'il avait appris à identifier et qu'il ne pouvait pas esquiver.

Le silence dura quelques secondes.

Puis quelque chose céda en lui, presque imperceptiblement. Ses épaules descendirent d'un centimètre, cette légère tension qui lui habitait le corps depuis qu'elle avait prononcé le nom d'Ume se dénoua doucement. Il prit une inspiration, et quand il parla, sa voix était basse et précise — pas une confiance arrachée, mais quelque chose qu'il offrait délibérément, parce qu'il en avait décidé ainsi.

« Malgré la peur qu'elle avait quand je suis arrivé, elle m'a traité avec gentillesse et respect. » Il s'arrêta un instant, cherchant ses mots — non pas parce qu'il ne les avait pas, mais parce qu'il voulait les bons. « Quand les autres me haïssaient ou se méfiaient de moi, elle m'expliquait avec douceur les usages de cette île. » Sa voix se fit encore plus basse. « Elle t'admire. Elle te protège. Et elle est... magnifique. »

Ce dernier mot, il ne le lança pas. Il le posa doucement au bout de la phrase, comme quelque chose qu'on ne dit pas à voix haute habituellement, quelque chose qu'on garde pour soi parce qu'on ne sait pas encore quoi en faire, et qu'on choisit d'offrir à quelqu'un parce qu'on lui fait confiance.

Sohalia l'écouta et quelque chose en elle se déplaça légèrement, discrètement, dans une direction qui n'avait rien à voir avec Akihide. Ce qu'il décrivait — cette façon qu'avait quelqu'un de prendre de la place dans l'espace de votre attention sans que vous l'ayez décidé, cette évidence progressive qui finit par ressembler à une évidence depuis toujours — elle connaissait ça. Elle le connaissait dans sa propre chair, dans la façon dont ses mains picotaient légèrement à l'idée d'une voix au téléphone, dans l'odeur de mer et de vent qui revenait sans prévenir dans les moments les plus anodins. Dans la façon dont certains silences avaient la forme exacte de quelqu'un qui n'était pas là.

Elle prit une seconde de trop avant de revenir à la conversation.

Akihide attendit, sans la presser.

« Bon », dit-elle finalement, et il y avait dans sa voix quelque chose de légèrement plus doux qu'avant, quelque chose qui ressemblait à de la compréhension. « Comment on la joue ? »

Il réfléchit un instant avant de répondre.

« Pas besoin d'en faire des tonnes. Être attentionné. Te traiter comme quelque chose de précieux. Veiller à ce que tu ne te blesses pas, à ce que tu ne te fatigues pas inutilement. »

Sohalia acquiesça.

« Et toi ? » s'enquit-il.

Elle grimaça avec une conviction sincère.

« Je vais m'efforcer de ne pas laisser transparaître mon envie de meurtre chaque fois qu'on me traite comme si j'étais en verre. »

Il rit — un vrai rire, pas celui qu'il produisait pour les réceptions officielles. Court, sincère, légèrement surpris de lui-même.

« Ça va être ça, le vrai défi. »

Il passa son bras sur ses épaules avec la légèreté naturelle de quelqu'un qui fait ça depuis des années, et l'entraîna vers le couloir principal. Sohalia laissa faire, ajusta sa posture, et ils tournèrent à l'intersection ensemble.

Deux servantes et un valet se trouvaient dans le couloir. Ils s'immobilisèrent en les voyant sortir ensemble de cette encoignure de porte, dans cette décontraction là, à cette heure précise où la salle du Conseil les attendait.

Akhide embrassa Sohalia sur la tempe.

Il ne la regardait même pas en le faisant — ses yeux étaient sur les trois domestiques, avec ce sourire tranquille de quelqu'un qui ne remarque pas qu'on l'observe, ce qui était précisément la façon la plus efficace de s'assurer que tout le monde le remarquait.

Le valet cilla.

Le spectacle pouvait commencer.

Ce soir-là, le palais s'endormit avec une rumeur dans ses murs.

Sohalia l'entendait s'installer pendant qu'elle décrochait l'escargophone — d'abord un chuchotement, puis deux, puis ce léger bourdonnement particulier qu'elle avait appris à reconnaître au fil des années, celui qui signifie qu'une information voyage d'étage en étage, de couloir en couloir, avec la lenteur inévitable de quelque chose qu'on ne peut plus arrêter.

À l'autre bout de la ligne, Marco l'écoutait planifier l'aventure de la semaine à venir. Les routes possibles, les escales, ce coin d'archipel au nord-est qu'ils n'avaient pas encore foulé ensemble, cette île volcanique dont Hogo lui avait parlé avec cette déférence particulière qu'il réservait aux endroits qu'il aimait trop pour en faire grand cas. Elle parlait, et de temps en temps il disait quelque chose de bref et précis qui lui indiquait qu'il suivait, qu'il anticipait, qu'il construisait dans sa tête la même semaine qu'elle construisait dans la sienne.

Dehors, la rumeur continuait d'enfler doucement.

Le lendemain matin, Sohalia quitta sa chambre quarante minutes plus tard que d'habitude.

C'était un détail infime, calculé, suffisant. Dans un palais où ses habitudes étaient connues et observées avec la régularité silencieuse de ceux qui servent depuis longtemps, quarante minutes constituaient un écart notable — pas dramatique, pas excessif, mais assez marqué pour qu'une servante s'en souvienne en le racontant ce soir-là.

Akihide l'attendait dans l'un des grands jardins du palais.

Ils marchèrent côte à côte dans l'allée principale, celle qui longeait les parterres en fleurs et croisait inévitablement les jardiniers, les coursiers, les membres de la Cour qui aimaient se promener à cette heure. La lumière du matin était douce, presque indolente.

Les gens les regardaient.

C'était discret — jamais grossier, jamais ouvertement, parce que ce peuple avait l'élégance de ses traditions. Mais Sohalia avait passé assez d'années à sentir les regards se poser sur elle pour les reconnaître même de dos. Les chuchotements naissaient dans leur sillage, légers, et certains — les plus directs, les moins maîtrisés — laissaient leurs yeux descendre.

Vers le ventre de la Shizen.

Akihide lui effleura le bras du bout des doigts, sans un mot. Elle tourna les yeux vers lui. Ils échangèrent un regard, et dans ce regard il y avait la même chose pour tous les deux — une victoire tranquille et légèrement absurde, le genre qu'on n'a envie de partager qu'avec la personne qui se trouve à côté et qui comprend sans qu'on explique.

Sohalia n'esquissa pas de sourire. Ce n'était pas nécessaire.

L'annonce fut faite au Conseil le soir même, et le Conseil ne perdit pas de temps.

Sohalia était au den den mushi quand cela arriva — elle, Marco, Vista et Izo, en train de discuter de la logistique de la semaine à venir, de ce qui devrait être préparé de leur côté avant qu'elle n'arrive. La fenêtre de sa chambre était grande ouverte sur la nuit de Laugh Tale, laissant entrer le souffle tiède du soir et l'odeur des jardins.

Puis les cris.

Ils vinrent d'abord de loin — une voix, deux voix, puis une accumulation rapide, comme un feu qui prend et s'étend, qui gagne d'une ruelle à la suivante, d'un toit à l'autre, jusqu'à ce que toute l'île semble résonner d'une seule et même chose.

La chambre se figea.

Sohalia ne bougea pas. Elle tenait le den den mushi dans ses mains et regardait la fenêtre, et les cris montaient dehors et tout son peuple criait sa joie — pour une grossesse qui n'existait pas, pour un enfant qui ne viendrait pas, pour leur reine qu'ils adoraient et qu'ils croyaient en train de leur donner un avenir.

Le poids de la situation s'installa dans sa poitrine, lourd et doux et impossible à regarder en face trop longtemps. Ces gens dehors ne savaient pas. Ils célébraient quelque chose de faux avec une sincérité totale, et cette sincérité là faisait mal d'une façon particulière, la façon dont les bonnes intentions font mal quand on ne peut pas les honorer.

Un silence enveloppait la chambre.

À bord du Moby Dick, la scène avait une géographie différente.

Vista était debout près de la table. Izo était assis, les jambes croisées, une tasse entre les mains. Marco se tenait quelque part entre les deux, la liste de fournitures encore en main depuis que Sohalia avait décroché l'escargophone — il n'avait pas pensé à la poser.

Les cris leur parvinrent atténués par la distance, mais ils parvinrent quand même. D'abord indistincts, juste cette accumulation qui signale que quelque chose d'important se passe, puis progressivement plus clairs à mesure que le silence entre eux devenait plus attentif. Ils ne comprenaient pas tous les mots mais ils en saisirent assez.

Assez pour comprendre que c'étaient des cris de joie.

Assez pour comprendre pourquoi.

Izo posa sa tasse soigneusement.

« On va être tontons ! »

La façon dont il lança ça — avec un enthousiasme sincère et totalement inattendu venant de quelqu'un dont l'élégance habituelle ne laissait guère supposer ce genre d'expression — arracha à Vista un éclat de rire franc et chaleureux. Il se retourna vers Marco avec dans les yeux cette joie-là, celle des gens qui se réjouissent pour leurs amis avant même d'en savoir plus, parce que c'est leur façon naturelle de fonctionner, et il lui tapa l'épaule avec une force affectueuse.

Marco ne dit rien.

Il tenait encore la liste.

Il la regardait, mais ses yeux ne fixaient plus vraiment les mots dessus. Ses pensées tournaient dans une autre direction, s'attardant sur ce que les cris du dehors venaient de lui faire

comprendre — et quelque chose dans sa poitrine s'était serré d'une façon qu'il ne s'attendait pas à ressentir aussi fort. Il ne savait pas exactement ce que c'était. Il ne chercha pas à le définir. Il laissa juste cette chose là exister dans sa poitrine sans y mettre de nom, parce que lui mettre un nom aurait voulu dire le regarder vraiment, et il n'était pas prêt à faire ça.

Il se mit à balbutier.

Ce fut bref. Presque inaudible. Des demi phrases qui ne trouvaient pas leur fin. Izo se retourna vers lui avec une expression entre l'amusement et la surprise sincère. Vista, qui avait encore la main sur l'épaule de Marco, sentit qu'elle venait de se raidir imperceptiblement.

Le légendaire flegme du phénix venait de quitter les lieux.

« Attendez. »

Sohalia ferma la fenêtre.

Les cris s'assourdissant sans disparaître complètement. Ils continuaient de l'autre côté du verre, chauds et sincères et totalement déplacés, et elle les laissa exister là pendant qu'elle se rasseyait et reprenait le den den mushi dans ses deux mains.

Elle leur expliqua.

Elle le fit clairement, sans détour. Le plan dans ses grandes lignes : la fausse mort, la disparition organisée, le royaume transmis à Maiya. Ce que ça permettrait dans moins de deux ans. La liberté de disparaître proprement. La protection de l'île. Les deux années qu'il leur restait pour que chaque chose soit en ordre.

Elle entendit Vista prendre une longue inspiration, encaissant l'annonce que la Shizen venait de faire. Il resta silencieux, et ce silence était déjà une forme de réponse — celle de quelqu'un qui comprend, qui encaisse, qui réfléchit avant d'ouvrir la bouche.

Elle entendit Izo se taire avec une façon différente — pas le silence de quelqu'un qui cherche ses mots, mais celui de quelqu'un qui reçoit quelque chose de difficile et choisit de ne pas réagir à chaud, parce qu'il sait que sa première réaction ne serait pas la bonne. Elle reconnaissait ce silence là. Elle l'avait appris dans des récits de samourais et dans la façon dont il l'avait toujours écoutée, depuis l'enfance.

Elle n'entendit pas Marco. Pas encore. Elle choisit de ne pas chercher à interpréter son mutisme — pas ce soir, pas comme ça, pas avec la voix de son peuple encore de l'autre côté de la vitre fermée.

Quand elle eut fini, elle les salua simplement. Sa voix était restée calme, égale — celle qu'elle avait appris à tenir même quand quelque chose en dessous était considérablement moins simple.

L'escargophone retrouva le silence.

Les secondes qui suivirent dans la cabine de Marco furent longues.

Marco avait posé la liste sur le bord de la table. Il ne s'était pas assis — il restait debout, une main dans sa poche et l'autre tendu vers la liste, les yeux posés sur la fenêtre par laquelle on ne voyait que la nuit au-dessus de l'eau. Il sentait encore dans sa poitrine ce quelque chose qu'il avait refusé de nommer tout à l'heure, et il le laissait toujours là, sans y toucher.

Ce fut Izo qui parla en premier, laissant tomber simplement ce mot, à voix basse.

« Dommage. »

Vista hocha légèrement la tête, comme s'il acquiesçait à quelque chose qu'il avait pensé avant qu'Izo le dise.

« Ce n'est sûrement pas le bon moment », murmura-t-il, toujours à voix basse, comme si la nuit méritait qu'on ne la fracasse pas. « Avec ce qui se prépare. Barbe Noire. Ce qu'on va devoir faire. »

Il laissa la fin de la phrase ouverte, sans la forcer.

« Plus tard, alors », dit-il enfin, pour lui-même autant que pour les autres.

Marco ne dit rien.

Izo et Vista échangèrent un regard bref. Vista fit un geste discret de la tête vers la porte. Izo se leva, déposa sa tasse avec soin, et ils quittèrent la cabine ensemble avec cette discrétion particulière des gens qui savent exactement quand il faut laisser quelqu'un seul avec ses pensées.

La porte se referma doucement.

Marco récupéra la liste de fournitures.

Il la parcourut des yeux une fois. Deux fois. Les mots n'avaient pas de sens. Il recommença depuis le début, ligne après ligne — les provisions, les quantités, les noms de ceux qui avaient rédigé les demandes, tous ces détails concrets et réels qui demandaient quelque chose à l'attention et dans lesquels il essayait de s'ancrer. La question de Vista flottait dans l'air derrière lui — cette question à laquelle il n'avait pas envie de répondre ce soir, parce que la réponse aurait demandé de regarder enfin cette chose dans sa poitrine, et il n'était pas certain d'être prêt à faire ça.

Ce n'est sûrement pas le bon moment.

Il inspira profondément et fit le vide dans son esprit. Il poussa cette petite chose qui chatouiller

son cœur de côté, bien décidé à l'ignorer et lut la liste jusqu'au bout.

Les semaines qui suivirent eurent cette qualité étrange du temps qui s'écoule pendant qu'on attend quelque chose qu'on a soi-même organisé. On en connaît la date. On sait ce qui arrive. Et ça avance quand même avec l'indifférence tranquille du temps à tout ce qu'on peut ressentir.

Sohalia joua son rôle, et elle le joua bien.

Elle n'avait jamais eu de difficulté à tenir un personnage. Celui-là, en particulier, ne lui demandait pas d'inventer grand-chose — juste quelques détails ajustés. Une fatigue feinte le matin. Une prudence dans les mouvements. Une façon d'accepter le bras d'Akihide dans les escaliers qui fit courir un murmure bienveillant d'un étage à l'autre. Le Conseil se montrait attentionné avec la chaleur discrète qu'on réserve aux événements heureux qu'on ne veut pas brusquer. Les gens dans les villages avaient ces regards doux et légèrement intimidés qu'on réserve aux choses fragiles et précieuses. Ume apportait les mixtures à heure fixe, avec une efficacité qui ne s'embarrassait d'aucun commentaire superflu.

Akihide, de son côté, était impeccable.

Il n'en faisait pas des tonnes — il avait retenu ça, et il l'appliquait avec la précision de quelqu'un qui avait compris que la crédibilité réside dans la retenue. Une main dans le dos au bon moment. Une attention discrète à ce qu'elle portait, à ce qu'elle buvait, à la façon dont elle s'asseyait dans les longues réunions. Ces gestes là n'attiraient pas l'œil, mais mis bout à bout, ils construisaient quelque chose que les gens autour voyaient parce qu'ils avaient envie de le voir — et c'était précisément pour ça que ça fonctionnait.

Sohalia reconnaissait le talent. Elle ne l'aurait pas dit à voix haute.

La nouvelle frappa soudainement : l'annonce de la fausse couche.

Elle se répandit sur l'île avec la même vitesse silencieuse que la joie l'avait précédée — mais différemment, avec plus de ménagement, comme si le peuple la portait en faisant attention de ne pas la casser davantage. On disait que ça arrive dans les premières semaines, on disait que la reine a besoin de repos, on disait qu'une semaine, peut-être davantage. On disait toutes ces choses douces et incomplètes qu'on dit quand une perte est encore trop fraîche pour être nommée autrement.

Sohalia laissa dire.

Elle attendit que la nuit soit assez avancée. Elle attendit ce moment qui précède l'aube, quand l'île dormait enfin vraiment et que les jardins sentaient l'herbe humide. Elle glissa dehors par la petite porte nord et traversa le palais seule dans l'obscurité bleue du petit matin.

Nanmin no Shima l'attendait.

La colline qui surplombait la mer au sud de Nanmin no Shima était couverte d'herbe courte et résistante, parsemée de fleurs sauvages qui ondulaient doucement dans le vent venant du large. Deux arbres anciens se dressaient près du sommet, leurs troncs larges et noueux témoignant de décennies de croissance lente et obstinée, leurs racines enfoncées profondément dans la terre rouge de l'île.

C'est là qu'ils reposaient.

Sohalia apparut lentement dans la lumière encore grise du petit matin, les pieds dans l'herbe humide de rosée. Elle laissa ses sens s'éveiller doucement, inspirant profondément cet air frais et iodé, le vent vint taquiner ses cheveux tandis que ses yeux redécouvraient les tombes qu'elle avait fixé des heures.

Ils étaient côte à côte, orientés vers la mer. Marco et Vista les avaient placés ainsi, tôt le matin après Marineford, avant que quiconque arrive — cette intimité dernière qu'on accorde aux morts avant de les montrer au monde. Deux pierres simples, gravées avec les noms et rien d'autre. Edward Newgate. Portgas D. Ace.

Sohalia resta silencieuse un moment, les yeux posés sur les deux pierres.

Elle n'avait pas de grand discours. Elle n'en avait jamais eu pour les choses qui comptaient vraiment — les mots solennels, les belles formulations, c'était pour les cérémonies publiques, pour les funérailles officielles où d'autres gens ont besoin de voir qu'on fait les choses correctement. Là, il n'y avait personne d'autre. Juste elle, et les deux pierres, et l'aube qui commençait à poindre derrière la mer.

« Je suis de retour », dit-elle simplement.

Sa voix était basse. La brise du matin emporta les mots presque aussitôt.

« Vous m'avez manqué. »

C'était insuffisant. Elle le savait. Mais c'était aussi honnête que ce qu'elle pouvait donner — ces mots-là, imparfaits et directs, qui ne cherchaient pas à faire plus grand que ce qu'ils étaient.

Elle resta encore un moment sans bouger. Le ciel continuait de pâlir au-dessus d'elle. Un oiseau cria depuis les deux arbres au sommet, clair et totalement indifférent au moment, et Sohalia pensa à Ace — à la façon que ce genre de chose avait toujours eu de le faire rire, l'irruption inconvenante d'un oiseau dans une scène sérieuse. Cette pensée là lui fit du bien, plus que n'importe quel autre souvenir n'aurait pu.

Elle sourit malgré elle et ferma les yeux.

Puis elle laissa aller son pouvoir.

Ce ne fut pas un geste spectaculaire. Ce ne fut pas vraiment un geste du tout — juste quelque chose qu'elle fit comme on exhale, comme on relâche ce qu'on retenait. Son pouvoir de Shizen se répandit depuis l'endroit où elle se tenait, traversa la terre, trouva les racines, monta dans les tiges.

Les fleurs s'ouvrirent.

Pas une à une, pas en désordre, mais ensemble, comme une seule respiration, depuis le sommet de la colline jusqu'au bas de la pente, gagnant l'herbe courte dans toutes les directions. Des blanches, des dorées, des violettes, des roses, chacune dans sa couleur propre. Et sur les deux pierres devant elle, une fleur douce, aux pétales épais, s'ouvrit lentement dans la lumière naissante du matin.

Sohalia la regarda fleurir sans bouger.

Plus loin dans le cimetière de l'île, Ritsu était accroupie devant la pierre de Thatch.

Elle n'était pas venue là pour marquer quelque chose de particulier. Elle y venait souvent, maintenant — pas avec l'intention d'y rester longtemps, mais parce que quelque chose dans cet endroit lui permettait de respirer autrement, avec moins d'effort que partout ailleurs. La pierre était propre, bien entretenue. Elle avait pris l'habitude de passer quelques minutes là, silencieuse, à ne rien faire d'autre qu'exister à côté de lui.

Elle sentit le changement avant de le voir.

Quelque chose dans l'air — une chaleur légère, verte, qui montait du sol comme une information. Elle baissa les yeux vers l'herbe à ses pieds, la vit changer de couleur, s'épaissir, et une tige monta et s'ouvrit, puis une autre, et le phénomène se déploya autour d'elle dans toutes les directions, gagnant la pente de haut en bas dans un seul souffle.

Elle se redressa lentement.

Quelque chose d'étrangement doux lui monta dans la gorge.

« Ta précieuse petite sœur est arrivée », murmura-t-elle.

Elle dit ça pour Thatch, parce que c'était à lui qu'elle parlait dans cet endroit, et parce qu'il aurait aimé savoir.

Au port de Nanmin no Shima, la matinée était déjà bien entamée.

La première division et la quatrième division travaillaient depuis l'aube — le navire amarré au quai principal, les caisses qui voyageaient de main en main dans ce ballet efficace et bruyant que Marco supervisait depuis le milieu du quai, une liste dans une main, l'œil sur tout. Hogo était

à l'avant du navire avec deux hommes de la quatrième, en grande discussion autour de quelque chose d'encombrant à arrimer correctement. Les voix se croisaient, les cordes sifflaient dans les poulies, quelqu'un renversait quelque chose et deux personnes le signalaient simultanément avec des commentaires non sollicités.

Marco tendait la liste à son second quand il sentit quelque chose changer dans l'air.

Il ne s'arrêta pas immédiatement — son geste se termina, le document passa d'une main à l'autre — mais quelque chose en lui avait déjà reconnu ce que c'était, avant même que son attention consciente ait eu le temps de l'identifier. Cette chaleur là. Cette façon qu'avait l'air de devenir plus dense, plus vivant, de porter quelque chose que le vent ordinaire ne portait jamais.

Il n'y avait qu'une Shizen dans le monde qui émettait cette aura.

Il s'avança vers le bord du quai.

L'eau était calme, légèrement dorée dans la lumière du matin. Sur cette eau, une fleur apparut — grande, lumineuse, ses pétales s'ouvrant lentement comme si elle avait toujours su où elle devait aller. En son cœur, quelque chose commença à prendre forme — une lumière d'abord, puis une silhouette, puis une voix.

« Salut, ma dinde rôtie. Je t'ai manqué ? »

Une pause générale s'empara du quai.

Pas un arrêt complet — les cordes continuaient, le port continuait d'exister — mais l'attention collective subit une modification silencieuse et unanime. Les yeux se tournèrent. Les mains ralentirent. Quelqu'un dans le rang de la première division étouffa quelque chose qui ressemblait fort à un rire.

Hogo, à l'avant du navire, entendit le surnom.

Il ne rit pas. Il cessa simplement de parler, et quelque chose dans son expression fit ce mouvement tranquille qui ressemble à un long soupir de soulagement — le mouvement qu'on fait quand quelque chose qu'on attendait sans se l'avouer est finalement là. Le membre de la quatrième qui attendait sa réponse le regarda, suivit son regard vers le quai, et n'ajouta rien.

Hogo sourit.

Un sourire très doux. Celui de quelqu'un qui reconnaît enfin quelque chose.

Marco descendit les deux marches qui séparaient le quai du bord de l'eau et s'approcha les mains dans les poches, avec ce maintien tranquille qui était le sien, cette façon de traverser l'espace sans paraître décidé à quoi que ce soit — ce qui était une des choses les plus trompeuses qu'on pouvait observer chez lui. Autour d'eux, les rires des pirates sonnaient clair dans l'air du matin.



Il leva la main.

Elle se posa contre la joue de la Shizen avec la légèreté précise de quelqu'un qui sait exactement où il va et qui n'a pas besoin de le démontrer.

« Salut, ma précieuse fleur. »

Et il l'embrassa.

Ce n'était pas un baiser rapide. Pas un geste de façade, ni une politesse, ni quelque chose produit pour amuser le public qui les entourait. C'était lent, et certain, et il y avait dedans tout ce qui n'avait pas pu être dit au téléphone depuis des semaines, tout ce que la distance avait rendu impossible autrement — et Sohalia laissa cette vague la traverser entière, sans rien retenir.

Autour d'eux, les pirates ne se donnèrent pas la peine d'être discrets.

Sohalia laissa faire. Les yeux fermés, une main sur le torse de Marco, elle sentait sous sa paume le battement régulier de quelque chose de vivant et de réel — et elle pensa, sans chercher à habiller la pensée davantage, que deux ans c'était long mais que ça avait une fin.

— À suivre —

Publié : 07/03/2026

Vous pensez que Marco aurait voulu cet enfant ?

Et surtout... est-ce qu'Akihide a la moindre chance avec Ume ?

Merci d'avoir lu !

J'ai très hâte de savoir ce que vous avez pensé du chapitre.?

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).
[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés